

SIXIÈME SÉANCE

Nous entamons notre dernière séance en disant notre attachement à évoquer l'histoire récente de la pensée, laquelle nous apprend, comme Foucault l'enseigne, que l'homme n'est au fond qu'« **une invention récente** », « **une figure qui n'a pas deux siècles** ». Nous débuterons cette ultime leçon avec la même intention, nous devant d'enseigner pourquoi, comme ces deux derniers siècles nous l'apprennent, notre conscience de l'espèce nous a conduits chaque jour davantage non seulement à mieux nous appréhender, mais encore à mieux nous projeter. C'est que d'un côté la science nous offre toujours *une meilleure image* de ce que nous sommes et de ce que nous avons été et, de l'autre, la philosophie nous donne toujours *une meilleure idée* de ce que nous sommes et de ce que nous voulons être.

-Une meilleure image

Si l'homme n'est au fond qu'« **une invention récente** », « **une figure qui n'a pas deux siècles** », c'est d'abord parce que, comme l'assure le paléontologue et paléoanthropologue Yves Coppens, « **l'incroyable récit de l'histoire de l'homme est finalement très récent. Cela fait moins de 200 ans que l'*Homo sapiens* connaît ses origines, sa descendance du monde animal, son cousinage avec les grands singes. Moins de 200 ans qu'il arrive à situer cette histoire dans le temps grâce au croisement de plusieurs sciences** » et, plus encore, qu'il arrive à la projeter dans l'espace grâce au croisement de plusieurs techniques en sorte de pouvoir rencontrer ses plus lointains aïeux. Songeons au travail internationalement reconnu de la paléoplasticienne Élisabeth Daynès qui, sollicitée par les musées du monde, ressuscite à grand renfort de silicone les stars de la grande famille humaine :



Puisque, dès l'Antiquité tardive, le texte biblique de la Genèse est considéré comme le seul récit recevable des origines de l'homme, il faut attendre les progrès de la géologie et la naissance de l'archéologie durant le XIX^e siècle pour que, peu à peu, émerge un autre discours qui, en étant quelque peu schématique, va s'imposer en deux étapes : la

première consiste à admettre l'ancienneté de l'homme, la seconde à affirmer son évolution, soit à soutenir qu'il n'a pas toujours été tel qu'il est de nos jours.

D'abord donc l'ancienneté : malgré les découvertes qui se succèdent durant tout le XIX^e siècle, elle n'est pas admise aisément en raison des préjugés en vigueur chez les savants de l'époque eux-mêmes. Parmi les travaux majeurs qui font avancer la question, ce sont sans doute ceux du Français Jacques Boucher de Perthes qui ont le plus grand retentissement. Lors de ses fouilles dans la vallée de la Somme, ce directeur des douanes adepte de spiritisme qui se rêve en écrivain met en évidence dès 1836 la présence d'artefacts fabriqués de la main de l'homme à des niveaux dits antédiluviens — c'est-à-dire supposés antérieurs au Déluge — contenant des restes fossiles d'animaux disparus. Si la chronologie qu'il propose reste d'inspiration biblique, l'homme y apparaît pour la première fois comme ayant été contemporain d'espèces éteintes. Mais il faut attendre 1858 pour que les conclusions de Boucher de Perthes soient admises, par les savants anglais d'abord, puis par ses compatriotes l'année suivante, deux ans après la découverte dans la vallée de Neander, près de Düsseldorf en Allemagne, d'une calotte humaine que le naturaliste allemand Johann Carl Fuhlrott attribue à une espèce ancienne, quoique que d'autres n'y voient qu'un homme contrefait. À peu près au même moment, en 1859, le naturaliste anglais Charles Darwin publie *De l'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte pour l'existence dans la nature*. Malgré le scandale qu'il suscite, cet ouvrage a le mérite de déplacer la question de la création de l'homme vers celle de son origine. Par la suite, on découvre de nouveaux fossiles humains différents de l'homme actuel — d'autres néandertaliens ailleurs en Europe — et des fossiles d'hommes modernes dans des niveaux anciens. Le plus célèbre est l'homme de Cro-Magnon, trouvé fortuitement en 1868 sous l'abri sous roche du même nom lors de travaux d'aménagement d'une route reliant le centre du village des Eyzies-de-Tayac, en Dordogne, à sa nouvelle gare. Longtemps considéré comme le plus ancien représentant européen de notre espèce, on sait, grâce à des datations récentes, qu'il n'a en fait que quelque 28 000 ans, alors que l'Homme moderne, lui, dit encore *Homo sapiens*, est arrivé d'Afrique en Europe il y a environ 40 000 ans. Malgré de légères différences anatomiques, l'homme de Cro-Magnon fait donc partie de l'humanité actuelle, ces variations entrant dans l'éventail des variations humaines existantes. Du reste, les spécialistes n'utilisent plus cette dénomination et ont intégré depuis longtemps Cro-Magnon dans notre espèce.

Le spécimen de Cro-Magnon n'était pourtant pas le premier mis au jour ni le plus ancien. Le géologue anglais William Buckland avait découvert en 1823, dans la grotte de Paviland au Pays de Galles, un squelette couvert d'ocre rouge associé à des défenses de mammoth, mais au motif que l'existence de l'homme antédiluvien était jugée impossible, il supposa que ces restes étaient ceux d'une femme datant de l'époque romaine, « la Dame rouge de Paviland ». Or l'homme de Paviland — car il s'agit bien d'un homme... — a fini par révéler un âge d'environ... 33 000 ans.

Une fois l'ancienneté de l'homme admise, l'idée qu'il ait évolué à partir d'une forme plus archaïque a lentement fait son lit dans les esprits. La seule forme ancienne d'humanité connue à la fin du XIX^e siècle était donc celle des néandertaliens. Aussi est-ce tout naturellement que ceux-ci ont été considérés assez longtemps comme nos

ancêtres. Il faut attendre les années 1960 pour comprendre que l'homme de Néandertal n'est en fait qu'un cousin de l'homme que nous sommes, un cousin issu d'une branche voisine de l'évolution qui s'est éteint sans laisser de descendance il y a environ 30 000 ans. Il a même été possible d'établir que notre espèce, *Homo sapiens*, est la sienne ont coexisté pendant plusieurs milliers d'années d'abord au Proche-Orient, puis en Europe. De récentes analyses génétiques ont montré que 2 à 4% du génome des populations humaines non-africaines provient des néandertaliens en effet. Cela prouve que des mélanges se sont produits, mais n'explique pas l'extinction de cette lignée.

Revenons au début du XX^e siècle. Les néandertaliens y sont alors vus comme beaucoup plus proches du singe que de l'homme, notamment en raison des travaux du paléanthropologue français Marcellin Boule en 1913 sur le squelette relativement complet d'Homme de Néandertal découvert par trois abbés cinq ans plus tôt à la Chapelle-aux-Saints, en Corrèze. Sur la base d'une description extrêmement précise et détaillée de ces restes, Marcellin Boule forge l'image d'un être voué, la colonne vertébrale courbée (comme chez les gorilles) et les membres inférieurs semi-fléchis. Il faudra des décennies à la communauté scientifique pour reprendre l'interprétation du fossile, influencée par certains traits pathologiques : le « vieillard de La Chapelle-aux-Saints » comme on finira par l'appeler souffrait entre autres d'une hanche gauche déformée, d'une arthrite sévère dans les vertèbres cervicales, d'une côte brisée et d'un genou endommagé. Il avait perdu ses dents à l'exception d'un chicot. Mais le mal est fait : c'est l'image qui collera longtemps à la peau de nos ancêtres pour le grand public, image relayée par la littérature puis par le cinéma et la bande dessinée. Pensons par exemple au retentissement du roman de J.-H. Rosny aîné (pseudonyme de Joseph Henri Honoré Boex) *La guerre du feu*, paru en 1909, puis porté à l'écran à deux reprises (1915 par Georges Denola et 1981 par Jean-Jacques Annaud), où l'on voit se côtoyer plusieurs espèces, des plus simiesques à la plus hollywoodienne : la nôtre, *Homo sapiens*. Et que dire des publicistes véhiculant régulièrement l'image d'un homme préhistorique velu, aux bras un peu trop longs et au front bas, aussi brutal qu'obtus, armé d'un gourdin et traînant sa femme par les cheveux ? C'est ce décalage entre l'état des connaissances et l'image circulant dans les médias qui explique la difficulté des non-spécialistes à imaginer un homme préhistorique qui leur ressemble autant physiquement qu'intellectuellement. Mais il faut en réalité distinguer l'Homme moderne, *Homo sapiens*, dont le plus vieux spécimen connu à ce jour, découvert au Maroc, date de 315 000 ans, des hominidés (seuls primates bipèdes, comprenant notamment les genres *Australopithecus* et *Homo*) qui l'ont précédé. Les plus anciens étaient en effet plus proches anatomiquement des grands singes que de nous.

Lorsque le médecin australien Raymond Dart publie en 1924 le crâne connu sous le nom de l'« enfant de Taung », découvert dans une carrière de chaux d'Afrique du Sud, comme étant le chaînon manquant entre le singe et nous, il est tourné en dérision par ses pairs. Reste que ce fossile qui mêle des caractères primitifs et évolués le conduit à définir une nouvelle espèce baptisée *Australopithecus africanus* — étymologiquement le "singe d'Afrique australe", alors qu'il ne s'agit pas d'un singe. Ce n'est qu'en 1936, avec la découverte d'un spécimen adulte particulièrement bien conservé que l'existence de cette espèce est reconnue. Au cours des décennies suivantes, d'autres hominidés anciens (sous-famille de primates de la famille des hominidés regroupant

les hominoïdes euro-africains, à savoir les tribus des *Gorillini*, ou gorilles, et des *Hominini*, ou hommes et chimpanzés) sont trouvés en Afrique de l'Est et en Afrique du Sud, dont les *Homo habilis*, considérés longtemps comme les premiers fabricants d'outils et nos ancêtres. Dans les années 1970, il est encore communément admis que l'évolution de l'homme, depuis les australopithèques jusqu'aux hommes actuels, est linéaire. C'est pourquoi, lorsque Lucy est mise au jour sur le site de Hadar, en Éthiopie, en 1974 par l'Américain Donald Johanson et les Français Maurice Taieb et Yves Coppens, on pense tout naturellement qu'il s'agit là de notre aïeule. Ce spécimen d'*Australopithecus afarensis* vieux de 3,2 millions d'années est particulièrement bien conservé puisqu'on a retrouvé 40% de son squelette. Aussi est-ce actuellement le fossile humain le plus connu du grand public et qui le tient en haleine : il y a quelques années, une étude a révélé qu'il pourrait s'agir en fait d'un Lucien ; tout récemment, une observation au scanner de ses os a montré qu'elle (ou il) était probablement morte (ou mort) d'une chute d'une douzaine de mètres.

Puis, des années 1980 à aujourd'hui, tout s'est emballé. D'abord, les découvertes se sont multipliées : en 1984, le « garçon de Turkana » au Kenya, squelette presque complet d'un individu juvénile du genre *Homo* et de l'espèce *Homo erectus* daté de 1,6 million d'années ; en 1984 une spectaculaire série de néandertaliens ancien à Sima de los Huesos en Espagne ; en 1992, des fragments de mâchoire dans la vallée de l'Awash en Éthiopie signes d'un genre éteint, l'ardipithèque, ayant vécu il y a environ 5,8 à 4,5 millions d'années ! ; en 2001, « Toumaï », le crâne fossile d'un primate bipède dans le désert du Djourab au Tchad daté de... 7 millions d'années ! ; en 2003, une forme naine à petit cerveau sur l'île de Florès en Indonésie qui a existé d'environ - 800 000 à -50 000 ; en 2013 1700 fossiles d'hominidés datés entre -335 000 et - 236 000 sur le site de Rising Star près de Johannesburg en Afrique du Sud ; en 2015 enfin, dans la grotte de Callao aux Philippines, une dernière espèce découverte remontant à 67 000 ans. Ensuite, les espèces d'australopithèques ainsi que les représentants du genre *Homo* se sont diversifiés.

L'histoire de l'homme est donc, comme celle des autres espèces animales, une histoire buissonnante et toute la question est maintenant de savoir de quelle branche de ce buisson nous descendons, chose compliquée puisque notre arbre généalogique ne fait que se complexifier à mesure que nous le dessinons, ceci pour deux raisons. D'abord, si elle ne rebat pas toutes les cartes, toute nouvelle découverte en insère une dans le jeu. Ensuite, si elle ne rebat pas toutes les cartes tout de suite, rien n'interdit qu'elle le fasse plus tard. L'histoire de nos découvertes est entachée d'*a priori* en effet. Rappelons par exemple le cas de la découverte, en 1959, sur le site d'Oludvai en Tanzanie, d'un paranthrope (un australopithèque robuste) daté de 1,7 million d'années, puis, l'année suivante, de celle d'un *Homo habilis* dans le même niveau de fouille. Or, ce niveau contenait aussi des outils en pierre taillée qui ont été attribués sans hésitation au second, d'où le nom d'*Homo habilis*. Des découvertes faites en 2012 et publiées en 2015 ont confirmé cela dit ce qu'on soupçonnait déjà depuis un moment, à savoir que les premiers fabricants d'outils n'appartenaient pas au genre *Homo*. Ces premiers outils remontent en fait à 3,3 millions d'années et sont donc bien antérieurs à son apparition (2,8 millions d'années)...

Autre épisode récent qui montre à quel point l'histoire de l'humanité n'est pas un long fleuve tranquille : celui de la découverte d'*Homo floresensis* en 2003, ce représentant du genre *Homo* de petite taille, qui a vécu plusieurs milliers d'années dans l'île de Flores en Indonésie, avant de s'éteindre il y a quelque 50 000 ans. Sa petite taille est sans doute due à son isolement, qui a provoqué un phénomène de nanisme insulaire. Or, la bataille entre spécialistes a fait rage pendant plusieurs années, certains refusant absolument de considérer qu'un humain à la calotte crânienne aussi petite que celle d'un grand singe ait pu produire des outils taillés aussi évolués que son voisin continental *Homo erectus*.

Que retenir de tout ceci, sinon que la science la plus actuelle valide l'idée selon laquelle l'homme est histoire et que l'histoire de l'homme, ou plus exactement l'histoire évolutive de la lignée humaine, soit le processus conduisant à l'apparition du genre *Homo*, puis à celle d'*Homo sapiens*, est une histoire aussi complexe et passionnante que l'histoire des découvertes de l'homme sur l'homme, histoire des découvertes de l'homme sur l'homme qui n'est rien d'autre que l'histoire de notre découverte de nous-mêmes ?

-Une meilleure idée

Si l'homme n'est au fond qu'« **une invention récente** », « **une figure qui n'a pas deux siècles** », c'est ensuite parce que, comme l'assure le philosophe et anthropologue Claude Lévi-Strauss, « **la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. Là même où elle semble avoir atteint son plus haut développement, il n'est nullement certain – l'histoire récente le prouve – qu'elle soit établie à l'abri des équivoques ou des régressions** ».

Cette phrase célèbre a pour auteur un homme qui ne l'est pas encore lorsqu'il l'écrit dans un livre, *Race et histoire*, que va publier l'UNESCO en 1952 dans le cadre d'une série de recherches sur la notion de race justement, recherches menées par des scientifiques, à savoir des anthropologues et des généticiens. Lévi-Strauss n'a pas encore rédigé les *Tristes tropiques* qui le révéleront au grand public trois ans plus tard : il n'est réputé que dans les milieux universitaires. Le livre a pour but la critique de la thèse raciale du comte de Gobineau selon laquelle il y aurait trois grandes races primitives (la noire, la blanche et la jaune), ces races n'étant pas inégales en valeur absolue mais disposant d'aptitudes particulières, en sorte que leur métissage conduirait à la dégénérescence. Or, le monde entier panse alors toujours les plaies vives de la Seconde Guerre où cette idée avait fait florès chez les nazis. Pour empêcher la dégénérescence et prévenir le métissage on le sait, ces derniers n'y étaient surtout pas allés de main morte, supprimant à tour de bras bien des parasites à leurs yeux. Mais 40% des Juifs de la planète et jusqu'à 50% des Tsiganes d'Europe en moins, et combien de slaves, de handicapés mentaux, d'homosexuels ou d'opposants politiques — communistes, pacifistes comme objecteurs de conscience tels les témoins de Jéhovah —, n'en font pas moins 100% d'hommes en plus, comparé à l'idée que leurs bourreaux en avaient. Il en va ainsi depuis que le monde est monde, ou plutôt depuis

que l'homme est homme — et de ce point de vue aucun doute : l'homme est homme dès qu'il est homme. Être fini qu'il est, celui-ci pense petit. Comment saurait-il, par conséquent, voir les choses en grand, c'est-à-dire, ici, voir une personne en chacun ? Toujours pour lui « l'humanité cesse aux frontières » de son pays, pour ne pas dire de sa « tribu », sinon de son « village », « à tel point qu'un grand nombre de populations dites primitives se désignent d'un nom qui signifient les "hommes" », postulant ce faisant, puisque eux sont les vrais, les bons, les excellents, que les habitants de tel village, les membres de telle tribu, les citoyens de tel pays n'en sont pas, « mais sont tout au plus composés de "mauvais", de "méchants", de "singes de terre" ou "d'œufs de pou" ». Certes, *nazis* n'est ni un ethnonyme (un nom de peuple) ni, *a fortiori*, un autoethnonyme (un nom qu'un peuple se donne à lui-même), comme le sont *Alamans*, *Bantous*, *Béothuks*, *Inuits*, *Kanaks*, *Nenets*, *Oudmourtes*, *Roms* ou *Touaregs*, tous voulant dire "hommes" dans la langue d'origine de ces peuples. Mais pour ces hommes qui l'étaient — nazis —, ces hommes qui ne l'étaient pas, aryens, ne l'étaient pas — des hommes. S'étonnera-t-on ? Mais de quoi ? tant cette manière de voir est d'une banalité à pleurer dans l'histoire !

Aussi faut-il à Lévi-Strauss commencer par rappeler que le métissage de l'humanité ne date surtout pas d'hier, augmentant ce faisant la diversité culturelle. Car cette diversité doit être bien comprise. Si elle « est, en fait dans le présent, en fait et aussi en droit dans le passé, beaucoup plus grande et plus riche que tout ce que nous sommes destinés à en connaître jamais », c'est parce qu'elle n'est pas seulement statique, tel un état (les Égyptiens ne sont pas les Perses, les Romains ne sont pas les Grecs, etc.), mais dynamique, tel un procès : « beaucoup de coutumes sont nées, non de quelque nécessité interne ou accident favorable, mais de la seule volonté de ne pas demeurer en reste par rapport à un groupe voisin qui soumettait à un usage précis un domaine où l'on n'avait pas songé soi-même à édicter des règles. » Directement ou non, les groupes humains échangent, et depuis la nuit des temps manifestement. Ainsi, quand à la fin du paléolithique, il y a 50 000 ans, néandertaliens et *Homo sapiens* se sont rencontrés en Eurasie en dépit de leur faible nombre, plutôt que de se détruire car trop différents les uns des autres, ces chasseurs-cueilleurs se sont aidés et mélangés. Mais force est de convenir que, même si les groupes humains peuvent se déployer en s'ouvrant les uns aux autres, les individus humains savent se fermer en se repliant sur eux-mêmes, dévorés par cette pente naturelle qu'est l'ethnocentrisme, cette tendance à considérer leur culture comme la seule qui soit, sinon comme la seule qui doive être. C'est pourquoi nous n'hésitons guère à « répudier purement et simplement les formes culturelles morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. » La conséquence en est justement que, « pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires », cette notion d'humanité « paraît être totalement absente ». Et pour cause. Les hommes sont divers, les peuples nombreux, les coutumes multiples. S'ensuit qu'il est d'emblée impossible de saisir l'unité de notre espèce quand seules nos différences nous sautent aux yeux. Certes, qui dit différence pour les yeux dit forcément identité pour l'esprit, deux éléments dont la différence se voit ayant dû être confrontés préalablement sur la base d'au moins un point commun, donc sur la base d'une identité qui se conçoit — qui ne sait qu'on ne peut pas comparer l'incomparable ? et qui ne l'a jamais vérifié en jouant au jeu des 7 différences qui, justement, n'est un jeu que parce que c'est sur la

base de deux images similaires que l'on peut traquer les dissemblances ? Mais l'on ne croit trop souvent que ce que l'on voit, en sorte que l'esprit doit toujours revenir à lui, revenir sur lui, ré-fléchir, pour qu'enfin la question liée à la rencontre de l'altérité puisse réellement se poser et qu'on finisse par y répondre autrement que comme on le fait toujours spontanément : si étranges pour nous, ceux qui nous sont étrangers parce que tout à fait autres ne seraient-ils pas finalement comme nous, des hommes ? C'est qu'après tout, notre interrogation sur la nature exacte de ces sauvages, de ces barbares, semble tout autant la leur à notre égard, eux qui nous dévisagent, puis qui nous envisagent exactement comme nous le faisons.

« Ainsi se réalisent de curieuses situations où deux interlocuteurs se donnent cruellement la réplique » fait remarquer Lévi-Strauss. « Dans les Grandes Antilles, quelques années après la découverte de l'Amérique, pendant que les Espagnols envoyaient des commissions d'enquête pour rechercher si les indigènes possédaient ou non une âme, ces derniers s'employaient à immerger des Blancs prisonniers afin de vérifier par une surveillance prolongée si leur cadavre était, ou non, sujet à la putréfaction. » L'exemple est génial. Évidemment, les moyens d'investigation pour s'assurer de la nature et, peut-être, de l'identité des représentants de l'autre peuple divergent et traduisent des présupposés différents de part et d'autre de l'Atlantique. D'un côté, les Espagnols mésestiment les indigènes les tenant d'abord pour des monstres, en tout cas des sous-hommes (ils se déplacent sur des pirogues, vivent presque nus, ne connaissent pas les armes à feu, ignorent qui est Jésus, etc.). Les Espagnols entendent dès lors mener des raisonnements entre eux pour savoir si l'on peut en faire des hommes. Leur approche est théologique et consiste à statuer sur la présence dans le corps des indigènes d'une âme. De l'autre, les indigènes surestiment les Espagnols, les tenant d'abord pour des dieux, à tout le moins des surhommes (ils naviguent sur des caravelles sinon des caraques, portent des cuirasses sinon des armures, usent de mousquets, montent à cheval, etc.). Les indigènes entendent dès lors conduire des expériences sur eux pour savoir s'ils peuvent se révéler des hommes. Leur approche est expérimentale et consiste à statuer sur la putréfaction du corps des Espagnols. Cependant, le problème qui se pose des deux côtés est le même : pour le Conquistador comme pour l'Amérindien, il ne s'agit de rien d'autre que de savoir si l'autre est comme lui, s'il est semblable, s'il est son semblable, alors qu'il se présente dans une altérité remarquable. Comment l'identité de ce comportement — comportement qui consiste à se questionner sur son identité, puisqu'à se questionner sur l'identité de l'autre — ne signerait-elle pas notre commune appartenance à une seule et même communauté humaine ? Et n'en vient-on pas à comprendre ce que nous finissons par apprendre dans les cours de récréation, à savoir que barbare, c'est celui qui le dit qui l'est ; mieux : « en refusant l'humanité à ceux qui apparaissent comme les plus "sauvages" ou "barbares" de ses représentants, on ne fait que leur emprunter une de leurs attitudes typiques. Le barbare, c'est d'abord l'homme qui croit à la barbarie. »

Ceci acquis, on comprend aisément que si « la plus part des occasions des troubles du monde sont Grammaticiennes » comme l'écrit Montaigne dans ses *Essais* (1580) — et rappelons qu'on appelle grammaire l'art de parler correctement, c'est-à-dire d'employer le bon mot pour dire la bonne chose —, la totalité des opportunités des

crimes contre l'humanité sont idéelles. C'est bien l'absence d'une notion d'humanité « englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine » qui explique notre absence d'humanité dans le traitement de l'autre, non seulement le traitement que nous avons fait de l'autre dans le passé, mais encore le traitement que nous ferons de l'autre à l'avenir. Alors que l'on croit, en 1952, que l'apocalypse a eu lieu avec Auschwitz, Lévi-Strauss se fait prophète en effet : nous qui semblons désormais avoir une idée de l'homme, ne serait-ce que dans la *Déclaration universelle des droits de l'homme* adoptée à l'ONU en 1948, ne sommes assurés ni d'avoir la même, ni de ne pas la perdre. Cette notion est-elle en réalité établie « à l'abri des équivoques ou des régressions » ? Non ! Un seul exemple d'équivoque : à cause de l'ambiguïté sémantique du mot *homme* en français, qui désigne à la fois le genre humain et les humains de genre masculin, d'aucuns pourraient bien sûr oublier, sinon vouloir oublier les femmes de l'humanité, si bien que ces dernières années, des parlementaires, associations et institutions comme le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes en France sont montés au créneau pour exiger l'adoption de l'expression *droits humains* dans les textes. En vain. Tous les pays ont pourtant traduit littéralement le *Human Rights* de la déclaration... Tous, sauf la France ! Un seul exemple de régression : au nom de la lutte contre le terrorisme depuis les attentats du 11 septembre 2001, les États-Unis, longtemps champions des droits de l'homme, les ont largement violés, notamment avec l'ouverture de la prison de Guantánamo, le *Patriot Act* et la pratique de la torture, écornant la crédibilité de l'Occident en matière de droits de l'homme. Sur le terrain bien sûr, de nombreuses ONG telles qu'*Amnesty International*, *Human Rights Watch* ou *Oxfam* agissent quotidiennement pour les défendre, ceci alors que la conviction selon laquelle tous les hommes partagent une égale dignité est plus que jamais nécessaire dans un monde où les flux migratoires vont croissants, où l'humanité se rencontre et se mélange dans sa diversité.

Et que dire de ceux qui verront dans la promotion d'une idée universelle de l'homme non seulement une invention des courants historiques dominants de la pensée occidentale, en accord avec un certain humanisme philosophique qui a aidé à en fournir la justification alors qu'il est impossible aujourd'hui d'ignorer la diversité des cultures et la pluralité des approches philosophiques, mais encore l'imposition d'une nouvelle violence car, après celle, physique, des camps, celle, métaphysique, du concept, qui ferait subsumer des individus à la fois bigarrés et uniques sous une étiquette colorée qui fasse croire à un seul et même genre ? La réponse que nous devons leur faire est à n'en pas douter celle-ci : l'idée, avec l'idée d'humanité, c'est-à-dire aujourd'hui avec l'idée que, *quelque différence qu'ils puissent présenter* — physiques (sexe, couleur, taille, poids, aspect, santé, etc.), mentales (tempérament, humeur, intelligence, culture, croyances, etc.), sociales (extraction, fonction, fortune, etc.), morales (régime alimentaire, orientation sexuelle, activités préférées, etc.), etc. —, *tous les êtres humains sont des êtres humains qui, en tant que tels, doivent être traités avec le respect dû à la personne* n'est pas seulement de stopper la guerre de certains contre d'autres et celle d'autres contre d'autres encore, mais réellement de les saper, en faisant remarquer que s'il n'est de guerres que *fratricides*, c'est qu'il n'est de guerres que *fraternelles*, et, par voie de conséquence, aucun sens à les faire puisque celui contre qui on lutte n'est pas l'autre, l'étranger, mais le même, familier qu'il est pour être celui avec lequel on vit et on grandit, en tout cas on doit vivre et on doit

grandir d'habiter sur une seule et même terre devenue un village. Mais loin s'en faut que nous en soyons venus à une telle idée en un tour de main, puisque loin s'en faut que non seulement les 7,83 milliards d'êtres humains que nous sommes en 2021 y soient *tous* parvenus, mais plus encore que chacun des 7,83 milliards d'êtres humains que nous sommes en 2021 y soit *totale*ment parvenu — ne reste-t-il pas encore, même chez les plus respectueux d'entre nous, une tendance au mépris d'autrui en raison de ce qu'il dit (propos racistes par exemples) ou de ce qu'il fait (actes terroristes au pire) ? À dire vrai, la chose a nécessité plus qu'un tour de force car, à strictement parler, rien moins que toute l'histoire de l'humanité jusqu'ici.

Insistons-y. Ignorée de la plupart des civilisations passées et récusée aujourd'hui encore par certains, cette « **notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine** », cette idée de l'homme donc, cette Humanité avec un grand H en somme s'est lentement faite jour dans « **l'Histoire avec une grande hache** », pour faire un clin d'œil ici à Georges Perec dans *W ou le souvenir d'enfance* (1975). C'est que, les hommes se donnant la mort, il en a fallu des pas minuscules pour qu'à l'homme majuscule soit donné la vie. De cette lente et longue parturition, au V^e siècle av. J.-C. sans conteste Antiphon marque les premiers jalons dans son *Sur la concorde*. Rappelons que les Grecs se distinguaient alors d'avec les barbares, c'est-à-dire d'avec tous ceux qui, ne parlant pas le grec ou le parlant mal, étaient réputés ne pas accéder au langage — βάρβαρος, pour les Hellènes, est à l'origine une onomatopée imitant les bruits d'une langue incompréhensible aux oreilles qui l'entendent, à la façon du chant inarticulé des oiseaux qui n'est que caquetage et croassement, et si, d'après « **l'ami des barbares** » qu'est Hérodote ainsi que le qualifie Plutarque, les Égyptiens nommaient déjà barbares, en égyptien, ceux qu'ils ne comprenaient pas et qui, eux, ne les comprenaient pas davantage, on n'en finirait pas d'énumérer les exemples, des Slaves désignant les Germains du nom de *Njemtz* — autrement dit les "muets" — aux Arabes désignant les Perses du nom d'*Agam* — autrement dit les "bègues". Or, en faisant le départ entre ce qui est par nature et ce qui est par culture, Antiphon ébranle le préjugé voulant que l'être du barbare soit radicalement différent de celui du Grec, donc le préjugé voulant que ces conditions soient un destin immuable. Admirable à cet égard s'avère dès lors le fragment B du Papyrus d'Oxyrhyncos, où l'orateur athénien renvoie d'abord son propre peuple à sa propre barbarie — « **ceux qui descendent d'illustres ancêtres, nous les honorons et les vénérons, mais ceux qui ne descendent pas d'une illustre famille, nous ne les honorons, ni ne les vénérons. En cela, nous sommes des Barbares les uns pour les autres, puisque par nature nous sommes en tout semblables, et aussi bien les Barbares que les Grecs** » —, avant que de lui ouvrir les yeux sur l'unité du genre humain — « **il convient de considérer les besoins que la nature impose à tous les hommes : tous parviennent à y subvenir dans les mêmes conditions, et en ce qui concerne tous ces besoins, aucun de nous n'est différent, qu'il soit barbare ou grec : nous respirons tous le même air avec une bouche et un nez, nous mangeons avec nos mains** ».

Certes, l'argument d'Antiphon séduit d'abord pour son bon sens, d'autant plus fort qu'il oppose à la complexité du droit, c'est-à-dire de l'ensemble des lois des hommes, la simplicité du fait, c'est-à-dire l'état de choses dans la nature. Quelles que soient les

différences ethniques et les singularités linguistiques qui éloignent les individus que nous sommes, l'identité de nos corps, l'universalité physiologique des nécessités organiques nous rapprochent. On ajouterait volontiers que, barbares ou grecs, nous avançons avec nos pieds, mangeons avec nos dents, digérons avec notre estomac, etc., si, ce faisant, le raisonnement n'atteignait ses limites. Car combien d'animaux qui n'ont rien d'humain ne le font-ils pas ? Peut-être Antiphon entrevoit-il l'objection, lui qui parle de bouche et de mains, que l'usage veut souvent distinctes de la gueule et des pattes. Mais que supprimer ainsi la frontière entre Grecs et barbares risque aussitôt de lever celle qui sépare l'humanité de l'animalité ne lui importe pas tant que de dénoncer la bestialité des hommes entre eux — et encore, le mot n'est pas heureux. *Bestialité* qualifie le comportement qui assimile l'homme à la bête. Or, quels comportements bestiaux sont-ils le propre des bêtes plutôt que l'apanage de l'homme ? Nous avons déjà croisé la question. « **Les animaux des espèces que l'homme juge les plus féroces parce qu'en raison de leurs "armes" elles sont pour lui les plus dangereuses, ne s'entre-tuent guère et [...] ils sont préservés de l'autodestruction par l'instinct d'épargner le vaincu** » écrit Raymond Aron dans *Paix et guerre entre les nations* (1962). Rien de tel chez nous, dont les armes sont autrement plus redoutables que les crocs ou les griffes des plus grands carnassiers et qui assassinons sans pitié. En rompant avec la φύσις, c'est avec eux-mêmes que les hommes rompent, puisqu'avec leurs semblables, faisant, par le νόμος, passer cette rupture pour ce qu'elle n'est pas — naturelle et nécessaire, lors même qu'elle est conventionnelle, autant dire arbitraire. L'autre homme a beau être autre, il n'en est pas moins un homme, habitant du même monde, c'est-à-dire de la même cité. Le cosmopolitisme naît ici, dans cette conviction que, dans nos villes, les étrangers sont nos concitoyens, si bien que toute guerre avec eux est civile.

L'idée faisant son chemin, la πόλις comme κόσμος mène le Portique au κόσμος comme πόλις, en sorte que les hommes deviennent bientôt des compatriotes et même des confrères. Des compatriotes car, comme le rappelle Épictète dans les *Entretiens*, « **que reste-t-il à l'homme, sinon à répéter le mot de Socrate, quand on lui demandait de quel pays il était ? Il ne disait jamais qu'il était d'Athènes, ou de Corinthe, mais qu'il était du monde** », dans la mesure où ce « **nom d'Athénien ou de Corinthien** » se tire « **d'un lieu plus vaste qui comprend non seulement ce coin-là, mais encore [notre] maison tout entière, et généralement tout l'espace où ont été engendrés [no]s aïeux jusqu'à [nous]** ». Des confrères, car « **qui prend conscience du gouvernement du monde** » par le Λόγος, « **qui sait** » que ce « **Dieu a jeté ses semences non seulement dans [s]on père et [s]on aïeul, mais dans tout ce qui est engendré et croît sur terre, et principalement dans les êtres raisonnables** », celui-là, de participer de ce corps, de cette corporation des ζῷα λογικά, est seul à même, « **en relation avec Dieu par la raison** », de « **participer à une vie commune avec lui** » et avec tous ceux qui sont comme lui. Égalitaire, cette vue n'en est pas moins sectaire. Que l'on se nomme Épictète ou Marc-Aurèle, que l'on soit esclave ou empereur, aucune différence : sensés que nous sommes, nous sommes tous membres de « **la plus grande, la plus importante, la plus vaste des familles** », à savoir « **"l'ensemble des hommes et de Dieu"** ». Que l'on se nomme Zénon ou Tartempion, que l'on soit sage ou stupide, et tout change : si notre raison, dont nous disposons fondamentalement, ne fait pas de notre part l'objet d'un véritable développement, jamais nous n'appartiendrons au même monde que ceux qui travaillent à sa perfection. En lui offrant un autre fondement, car la culture

d'une nature et non plus la nature contre la culture, les Stoïciens reliaient la profession de foi sophiste en l'unité du genre humain. Loin de se révéler du communautarisme néanmoins, leur universalisme n'en est pas moins celui d'une communauté essentiellement, et donc exclusivement rationnelle. Certes, lorsque Épictète questionne : « **si ce que les philosophes disent de la parenté de Dieu et des hommes est exact** », alors « **pourquoi un homme ne dirait-il pas : je suis du monde, je suis fils de Dieu ?** », sont-ce déjà les mots du *Traité sur la tolérance* (1763) de Voltaire qui résonnent : « **ne sommes-nous pas tous enfants du même père, et créatures du même Dieu ?** ». Mais ce n'est pas encore lui qui sermonne.

C'est que, tradition adamique oblige, il faudra bientôt « **regarder tous les hommes comme nos frères** », « **mon frère le Turc** », « **mon frère le Chinois** », « **le Juif** », « **le Siamois** », ce sur quoi le christianisme ne transigera pas en faisant de chacun un prochain pour tous et de tous des prochains pour chacun. De ce point de vue, ce sont les simples aussi bien que les méchants qui, en tant qu'alter ego, deviennent pour moi des égaux, en sorte que si, de fait, « **je me dois aux Grecs comme aux barbares, aux savants comme aux ignorants** » (Rm 1.14), de droit, « **il n'y a ni Juif, ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme ; car tous [n]ous ne fai[son]s qu'un dans le Christ Jésus** » (Ga 3.28). Tel est le principe d'admission des non circoncis, adopté une quinzaine d'années après la mort de celui-ci au concile de Jérusalem, prôné qu'il est par Paul de Tarse, ce Juif citoyen romain qui, par sa vie et ses choix, impose l'universalité de l'évangile à cette nouvelle communauté qui, catholique, entend rassembler, sans distinction d'appartenance ethnique, sociale et même religieuse, tous les membres du corps mystique du Christ. Le précepte talmudique de l'amour du prochain s'élargit alors en se voyant redéfini comme la totalité des êtres humains : le prochain n'est pas seulement le proche, mais encore le lointain, car même le plus éloigné ou le plus mal en point des hommes. Relisons la parabole du Bon Samaritain (Lc 10.25-37) ou, si l'on préfère, Augustin qui y insiste bien dans *De la discipline chrétienne* : « **Vous ne formez qu'un seul homme, et le prochain pour vous c'est la multitude des hommes. Ce n'est donc pas seulement un frère, un parent, un allié. Non, car tout homme a pour prochain tous les hommes à la fois. Le père et le fils, le beau-père et le gendre ont entre eux des liens très étroits de proximité. Or rien ne saurait être aussi proche que l'homme l'est de son semblable.** » Si la parenté ne définit plus le prochain, c'est qu'il n'en a plus besoin. Chacun appartient à un seul et même clan, une seule et même lignée : « **si vous étiez tentés de croire qu'il n'y a de proches entre eux que ceux qui sont nés des mêmes parents, rappelez-vous Adam et Ève et vous comprendrez que nous sommes frères.** » Voici désormais l'idée d'homme, la notion d'humanité comme le dit Lévi-Strauss sur les rails, elle qui ne manquera plus le train de l'Histoire dont les grands événements récents, de la "découverte" de l'Amérique aux conflits généralisés, l'affineront et la renforceront jusqu'à sa promotion non plus par une religion universaliste, mais par une *Déclaration universelle* : celle des droits de l'homme. Certes, ladite déclaration demeure juridiquement non contraignante, n'ayant de valeur que celle d'une proclamation de droits. Mais l'idée d'homme, adventice comme l'eût dit Descartes, y apparaît comme une Idée, régulatrice comme l'eût dit Kant.

Ceci nous permettra, non pas de conclure, mais de commencer. Non pas de conclure car, nous n'avons de cesse de le montrer depuis nos trois dernières leçons, celle-ci comprise, *l'homme est histoire*, et l'histoire de l'homme n'est pas que l'histoire évolutive de la lignée humaine, c'est aussi l'histoire que l'homme écrit de lui-même en même temps qu'il la fait, autant que l'histoire qu'il réécrit de lui-même en même temps qu'il défait celle qu'il a fait, voire qu'il défait celle qui l'a fait. Non pas de conclure donc, mais de commencer : l'homme est un être des plus mystérieux car des plus contradictoires. Fragile et fort à la fois, il est contraint d'évoluer sans cesse mais doué d'une capacité d'adaptation incroyable qui lui a permis de gagner sa survie dans tous les milieux, froids ou torrides, très humides ou arides, en bord de mer ou en haute altitude. Il constitue une espèce qui a peuplé la planète, au point d'être présente sur tous les continents et les îles proches déjà bien avant le néolithique, il y a environ 12 000 ans. Curieux et ingénieux, il a acquis la maîtrise du feu et du langage, inventé l'art et la spiritualité, l'agriculture puis les villes, l'État, l'argent, la guerre, l'esclavage, les armes de destruction massive. Après des millions d'années d'évolution et des millénaires d'histoire, le constat s'impose : l'homme n'a pas toujours mis, sinon l'homme n'a toujours pas mis tous ses atouts au service des siens, de sa planète et, pis, de lui-même. On se souvient de Tristan Bernard constatant qu'en dépit de toute son expérience, l'humanité retombe en enfance à chaque génération. C'est pourquoi il nous faut sans cesse relire notre histoire.

Mais n'allons pas croire que le faire est sans danger puisque cela pourrait nous inviter à nier le produit sans doute le plus précieux de cette histoire elle-même : « **la notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine** », la notion d'humanité ou l'idée d'homme donc, cette idée que nous avons voulu penser ici comme celle selon laquelle, *quelque différence qu'ils puissent présenter, tous les êtres humains sont des êtres humains qui, en tant que tels, doivent être traités avec le respect dû à la personne*, une idée qui est aussi, sinon surtout on l'aura compris, un idéal, autrement dit une tâche à réaliser dans l'histoire.

Il y a d'ordinaire trois grandes façons de nier l'idée d'homme.

La première se fait au nom du peuple et revient à l'ethnocentrisme, cette tendance que chaque peuple a de se considérer comme la référence de l'humanité et de voir son pays comme le centre du monde. N'y revenons pas.

La deuxième se fait au nom de la race et revient au racisme, plus grave — à la différence de l'ethnocentrisme, le racisme ne se contente pas de mépriser et, donc, de laisser exister, il hait et, donc, entend détruire —, qui n'est pas seulement un préjugé, mais une idéologie, autrement dit une croyance erronée. Le racisme nie le fait que tous les hommes soient des hommes au nom d'une prétendue race supérieure. Or, ce qui marque son insoutenable prétention n'est pas la supériorité d'une race élue, mais la notion même de race — laquelle n'a de sens que chez les variétés du vivant, animales ou végétales, domestiquées par l'homme et génétiquement pures. Biologiquement, l'humanité ne constitue qu'un seul genre, qu'une seule espèce, qu'une seule variété.

La troisième se fait au nom de l'individu et revient à l'individualisme, encore que le mot ne soit pas réellement employé en ce sens. Diogène cherchait durant le jour

l'homme, une lanterne à la main, pour se moquer de ces philosophes que Rabelais appelle des abstrauteurs de quintessence. *L'homme*, en effet, n'existe pas : il y a tel ou tel homme, avec un corps et un nom propres, une expérience et une pensée singulières. *L'homme* est un concept abstrait, seuls les hommes existent. Or, ce qui fait qu'un homme est ce qu'il est diront certains, c'est justement ce qu'il possède en propre — une apparence physique, un caractère, une expérience, etc. Ce qui fait de lui un homme, c'est qu'il est justement ce que les autres ne sont pas. Sous cet angle, on refuse toute idée d'une quelconque nature humaine. Mais que chaque individu comporte des différences le rendant unique empêche-t-il qu'il dispose de points communs avec d'autres, le plus grand dénominateur constituant en ce sens la nature humaine ?!

Une quatrième pourrait se faire au nom de l'histoire. Si l'on écarte l'hypothèse d'un homme sorti tel quel de l'esprit d'un Dieu créateur, reste une durée longue et lente — plusieurs millions d'année — qui a vu émerger à partir de ses ancêtres simiesques, cet être singulier que l'on appelle aujourd'hui l'homme. Or, depuis 10 000 ans environ, l'histoire proprement dite, qui est le temps humain, a remplacé l'évolution naturelle. Dès lors, l'humanité ne constitue qu'un arrêt sur image. Mais qu'il n'y ait pas d'humanité intemporelle et que l'aventure de l'humanité soit encore en cours empêche-t-il de qualifier l'homme, tant au niveau individuel que collectif, d'à la fois *créateur de l'homme* et *d'inventeur d'hommes* ?

C'est du moins l'idée que ce cycle de conférences aura pu proposer.